

**Plaidoyer pour la traduction littéraire. Atelier de traduction, lectures. Rencontres des écrivains belges et des traducteurs, Château de Seneffe, 20 août 2025
programme « Seneffe en août – Passa Porta »**

Un après-midi lumineux dans le patio du Château de Seneffe, Belgique, résidence des traducteurs littéraires du français vers leur langue maternelle. Paul Emond accepte l'invitation de parler de la traduction, de l'écriture avec une dizaine de jeunes auteurs et traducteurs parmi lesquels : Veronika Mabardi, Éloïse Steyaert, Julie Rouanne, Stéphanie Mangez, Véronique Roelandt (autrices belges), Zacharie Boissard (contractuel Passa-Porta), Wendreo Salazar (traducteur brésilien), Thomas Sulmon (traducteur belge vers le hongrois) et Alessandro Settimo (traducteur italien).

Paul Emond commence par remercier Carmen Andrei, « sa » traductrice depuis une vingtaine d'années, bonne connaissance de ses œuvres, théoricienne et praticienne, enseignante en traductologie à la Faculté des Lettres, Université « Dunărea de Jos » de Galați, Roumanie. Carmen Andrei s'est également penchée sur une analyse critique de la traduction, des difficultés rencontrées dans la traduction de l'œuvre de Paul Emond (il avoue par ailleurs « avoir appris plein de choses » sur lui à ces occasions, la fouille des jeux de mots, « les explications formidables »). Elle est également l'initiatrice de cette rencontre. Elle présente l'univers romanesque intégral de « son » auteur de prédilection, dont *Paysage avec homme nu dans la neige*, *Tête-à-Tête*, *Plein la vue*, *Le fumiste* (monologue théâtral), *Les vingt-quatre victoires d'étape du peintre Belgritte*, avec de courts résumés des histoires et les dilemmes traductifs par exemple « Mordicus » déjà, qui devient « Morțis » en roumain.

Suit une vive discussion sur *Les Aventures de Mordicus, histoires plaisantes à dormir debout*, série de petits récits originalement illustrés par la collagiste Maja Polakova, une correspondance heureuse de travail d'écriture et de travail artistique, telle la présence des personnages pommés qui traversent son imaginaire depuis la couverture. *Mordicus* fut au départ une commande, des textes pour des marionnettes, un théâtre d'objets, ensuite cela a pris de l'indépendance littéraire. *Mordicus* est « un peu Paul Emond » (nous y voyons, certes, du transfert), qui passe à côté de la vie. *Mordicus* est aussi une sorte de Plume de Michaux, son grand frère qui rate sa vie. Nous témoignons des casse-têtes drôles que le texte pose dès le début : « Mordicus éprouve une joie céleste », le texte jouit de la lecture intégrale de l'auteur, suivie de la lecture de la traduction en roumain. Par ailleurs, tous les textes commencent par

« Moi, Mordicus [...] » et finissent souvent toujours par « Et moi, Mordicus [...] » : allitérations en [â], clins d'œil complice dans des dialogues interculturels et intertextes déclarés ou non, la parodie, récupérations, pertes, refonte des jeux de mots.

Les traducteurs présents apprécient beaucoup la musicalité du roumain et applaudissent. « Une réunion de famille chez Mordicus » (texte n° 27 sur 30) est un texte magistral où l'adresse du traducteur, du débutant aux chevronnés, est mise à l'épreuve (traduire Mordiquet, Mordiqueux, Mordiqueur, Mordicoulette, Mordiqueuse, Mordican, Mordicor, Mordiquelle, Mordicou, Mordiclou, Mordicotte). Désosser les expressions imagées, refaire le même effet dans la langue d'arrivée, voilà bien des questionnements et des difficultés que rencontre tout traducteur littéraire.

Tous deux, auteur et traductrice font une autre double lecture, « en belge » et en roumain de « Mordicus, roi des Belges » dans et l'amusement approuvé par tous les participants, grâce à l'ironie, au ton mi-enjoué avec lequel on aborde un sujet sérieux, la royauté. Des réflexions sur comment reconstruire des créations lexicales (telle que « niquenaquer »), trouver l'équivalent juste pour des mots familiers et légèrement archaïques (« grolles », « gnolles ») pour garder le parfum des mots rares. Veronika Mabardi parle du solaire du réel, et Éloïse Steyaert, l'autrice et thérapeute-biblio liégeoise, de l'aspect évasion du romanesque censé ramener les émotions fortes chez le lecteur. Elle discute de la radicalité et l'urgence de saisir l'instantané, à la mûre réflexion auctoriale. Elle aborde aussi le sujet de l'assertivité dans l'écriture pour exprimer le dit nécessaire et le non-dit poétique et sensible » « quand on est guidé par le.s sens au départ, on y est ». C'est ainsi qu'Éloïse explique sa démarche, dans des mots simples et strictement référentiels. L'acte d'écrire est aussi et somme toute dans l'ordre du physique et un haut lieu de spiritualité subrepticement glissée ou, au contraire, montrée avec évidence. Peu importe le formant, l'important est d'éveiller l'émotion, de garder le contact avec le vivant, la nature, c'est un avis modestement exprimé. « Baby-plume » (comme elle s'intitule) aime écrire dans l'immédiat.

Servir l'auteur ou restituer dans un langage dramatique l'auteur (« la fidélité, c'est compliqué » – comme dans un couple, dit Paul Emond), servir l'auteur ou se servir soi-même (l'exemple donné c'est *Éducation sentimentale*, jugée abominable comme adaptation), c'est plus que fausser l'esprit, la lettre, le sens. La subjectivité dans la traduction poétique est manifestement nécessaire. « Il y a toutes sortes de traducteurs qui font des contre-sens », estime Paul Emond. Un deuxième exemple est Dostoïevski qui n'avait pas le langage littéraire que l'on lui suppose aujourd'hui est à l'appui, « ce fut un choc » cette découverte. Un troisième est le romantisme allemand (Hölderlin) trahit par trop de

subjectivité. Être à l'âge des relectures, des et comme « les dinosaures » reste le privilège des esprits qui ont des goûts classiques.

Pour ce qui est de l'adaptation au théâtre des grands auteurs comme Racine et Shakespeare, Ibsen et Tchekhov, Paul Emond fait des remarques à recenser dans une future *Chair de poétique*. Il convient de rappeler qu'il l'a déjà tenue à Louvain-la-Neuve et a donné un beau volume qui en témoigne. Pour techniques principales ce seraient : l'adaptation au contexte, à la sensibilité actuelle du public, le souci pour l'effet produit – être porté par une langue connue, le français en occurrence, rassure, tandis qu'être joué (comme c'est le cas pour certaines pièces de Paul Emond, en hongrois ou en roumain), donne à l'auteur un vécu violent et des sensations étranges. À ce titre, l'évocation du *Cocu Magnifique* de Crommelynck fait sens, Paul Emond trouve la pièce formidable, terrifiante par sa violence et la manière dont on convoque le monde dans les rapports interhumains, notamment entre la femme et l'homme. Être féru de mythes et de grands auteurs belges (Paul Willems, Ghelderode) reste des desiderata.

De même, on discute de la portée psychanalytique de l'écriture. Lorsque surgit le retour du refoulé, notion freudienne tellement galvaudée, on donne pour exemple le roman *Plein la vue* où toute culture livresque catholique de l'auteur est cimentée par un travail de documentation (sur le pèlerinage à Lourde des légionnaires de Sainte-Marie). À part cette matière « sérieuse », c'est aussi entamer un intertexte avec *Michel Strogoff* (prendre les noms verniens et les placer avec ironie et amusement dans son récit). Pour la traductrice de ce roman, Carmen Andrei, ce fut un travail des variantes, des touches et des retouches qui a duré un an et demi pour que *Cît vezi cu ochii* voie le jour. Dans le laboratoire de l'auteur, chez lui, Paul Emond fouille dans sa bibliothèque et ensuite le voyage imaginaire démarre, il en reçoit des idées sur des expressions, sur les types de personnages : « Parfois, c'est une page qui donne des wow », qu'il aurait aimé inventer. La traductrice porte la discussion sur l'éveil de la conscience critique, le devoir conscient, voire la responsabilité de l'auteur de fiction d'aller vers le réel, quitter « sa tour d'ivoire » et de s'installer dans l'extrême contemporain. « A-t-on encore besoin de rêver » se demande-t-on rhétoriquement. Non, pour les textes pragmatiques à portée thérapeutique affirme Éloïse, puisqu'il est producteur de l'effet, performatif, ajouterions-nous *post factum*. Oui et non, raffine Stéphanie Mangez, autrice bruxelloise qui anime des spectacles-conférences d'adressant au cerveau tout en restant dans la théâtralité, tout en étant recherché dans ses tripes et dans la mouvance.

Tout peut être source d'inspiration : une scène de vengeance déclenche la saisie de la nature, dans un bistrot les conversations anodines éveillent un détail particulièrement significatif, annonce indiscreète d'un divorce dans un train. La discussion prend de l'essor

autour de *Tête-à-tête*, de Lucienne qui souffre de la logorrhée avec l'autrice Veronika Mabardi qui aimerait la transposer au théâtre, faire de la place du non-dit du langage dans une approche psychanalytique, du deuxième sens, le sous-entendu, la chute qui se perdent terriblement (comme sa Vénus). L'une des possibilités du théâtre, formidable selon Paul Emond est de prendre à l'autre sens, à l'envers, le « vouloir dire » du théâtre.

En guise de conclusions, après remerciements et applaudissements généraux, cet atelier nous a témoigné qu'avoir la traduction dans les tripes, la chair et les os, écrire et traduire ce sont des actes créateurs à temps plein, des activités jubilatoires et gratifiantes dans un enclos, sorte parc « jurassique » où tout artiste travaille isolément. L'enfant de papier de prédilection, sinon le plus choyé de Paul Emond reste Mordicus qu'il rêve voir en marionnettes. La littérature et la traduction restent somme toute, selon deux expressions consacrées et inspirées de Nabokov et de Borges, « un frisson dans la moelle épinière » et « une forme de bonheur ».

Carmen ANDREI

Université « Dunărea de Jos » de Galați (Roumanie)

Carmen.Andrei@ugal.ro

<https://orcid.org/0000-0002-3093-8089>

DOI: 10.2478/tran-2025-0016